

LES CONTEMPORAINS



ABBÉ GESLIN DE KERSOLON (1817-1888)

en littérature JEAN LOYSEAU, CORDONNIER

I. FAMILLE — PREMIÈRES ANNÉES — CHAPELLE HANTÉE — SÉJOUR A LYON — NOSTALGIE DU PAYS NATAL

Parmi les fondateurs de la presse populaire catholique, l'abbé de Geslin (Jean Loyseau) se distingue non seulement par son talent d'écrivain, mais par la portée de son œuvre.

Race de prêtres et race de soldats, la vieille famille bretonne des Geslin subit cruellement l'atteinte des événements ré-

volutionnaires. Le chef de la branche des Kersolon dut s'exiler en hâte et rejoignit l'armée de Condé, où il allait mourir. Ses biens furent confisqués, et la comtesse mena une vie errante à travers la campagne; en mars 1793, elle donna le jour dans une grange à son cinquième enfant, Ferdinand-Aimé, dont la jeunesse devait être des plus pénibles. Embarqué comme mousse à douze ans, il tomba presque aussitôt, avec tout l'équipage, au pouvoir d'un vaisseau anglais, fut transporté sur les

pontons et ne fut délivré qu'à la chute de l'Empire.

Après un séjour de quelques mois à la Martinique, il revint en France et obtint un poste de surnuméraire dans l'administration des Contributions directes. Il épousa bientôt Mlle Loysel qui, par sa mère, était issue de la vieille souche bretonne des Latour-Landry.

La situation de surnuméraire n'étant pas rétribuée, le ménage était fort pauvre ; lorsqu'un fils, Paul-Alexandre, lui naquit à Rennes, le 27 mars 1817, le pain manquait à la maison ; l'enfant eut pour berceau un simple oreiller posé sur deux chaises.

Son intelligence fut précoce ; à quatre ans, il lisait couramment les fables d'Esopé. Sa mère, pieuse et instruite, était pour lui la plus attentive des institutrices. Un jour, pour éprouver sa fidélité au devoir, elle eut l'idée de relier par un léger fil son pied à sa table de travail, puis, après lui avoir donné à étudier une leçon difficile, elle sortit et s'attarda longtemps. Quand elle revint, l'enfant était toujours plongé dans sa studieuse besogne, et le fil n'avait pas bougé.

A six ans, il montrait déjà beaucoup de résolution, et sa fervente piété était exempte des superstitions dont l'imagination bretonne dénature trop souvent la pureté du sentiment religieux. Se trouvant à Redon, chez des amis de sa famille, il entendit parler d'une chapelle du voisinage, abandonnée depuis les guerres civiles et qu'on disait hantée par des revenants. Il manifesta bien haut son incrédulité.

— Cependant, Monsieur de Geslin, lui dirent ses interlocuteurs, vous n'oseriez pas, la nuit venue, aller à la chapelle et sonner l'*Angelus*.

Piqué au vif, le jeune garçon tint le pari. A la nuit tombante, accompagné seulement d'un gros chien qui l'avait pris en amitié, il se mit en route. Il alla jusqu'au bout ; la chapelle était close ; monté sur une poutre, il regarda par la serrure. L'autel était illuminé et un ostensor sem-

blait y projeter ses feux, bien que le sanctuaire fût vide. Malgré son émotion, il conserva toute sa présence d'esprit et ne parla à personne de cette aventure singulière. Le lendemain, de bon matin, il revint en chercher l'explication. Au-dessus de la porte était une fenêtre brisée surmontée d'un vitrail en forme de rosace qui, éclairé par les rayons de la lune, avait reproduit devant l'autel cette forme lumineuse qu'il avait prise pour un ostensor. Le mystère se trouvant ainsi éclairci, la chapelle fut bientôt rendue au culte.

Le comte de Geslin avait enfin été nommé contrôleur et maintenu à Rennes. La révolution de Juillet faillit tout compromettre. La chute de la branche aînée des Bourbons avait été le signal, en Bretagne, d'un réveil de l'esprit révolutionnaire. Les violences de l'impiété se renouvelaient ; le bruit se répandit d'un complot organisé pour abattre la croix de mission. Plusieurs dames de la société crurent devoir veiller pendant la nuit autour de l'emblème sacré. La comtesse fut dénoncée à la préfecture comme ayant pris part à cette manifestation. Son mari se vit brutalement révoquer ; heureusement, cette inique mesure fut rapportée ; mais il fut envoyé à Lyon et ne devait jamais revenir dans son pays natal.

Son fils avait quatorze ans, l'âge des études sérieuses. En dehors de l'Université, il y avait alors peu de ressources pour l'enseignement. Placé d'abord dans une pension où l'exploitation des élèves était la principale préoccupation du directeur et qu'il flétrit plus tard sous le nom d' « établissement de M. Outis », il ne fit qu'y passer. Sa santé délicate exigeant de grands ménagements, ses parents se décidèrent à le reprendre avec eux.

Il fut bientôt saisi de cette nostalgie du sol natal, si fréquente chez ceux de sa race, Sur les bords de la Saône, sa promenade favorite, il songeait sans cesse à sa chère Bretagne, et, comme chez Chateaubriand, ce souvenir éveilla en lui l'inspiration poétique ; il composa quelques poèmes, pleins

de fraîcheur, qu'il qualifia plus tard trop modestement d' « essais peu heureux ».

Un jour, il n'y tint plus. En plein mois de décembre, muni d'une carte de France, de pistolets de poche, d'une dague de soldat, transformée en couteau de chasse, qu'il avait achetée chez un fripier, enfin d'une somme de vingt et un francs, il sortit de Lyon, après avoir laissé une lettre à ses parents, leur annonçant son départ pour Rennes et leur promettant un prompt retour.

L'équipée fut courte ; à La Palisse, il rencontra sa mère, partie à sa recherche, et qui, sans lui faire aucun reproche, le ramena doucement au foyer familial.

A dix-sept ans, il était bachelier et, cette fois en plein accord avec les siens, reprenait le chemin de Rennes pour y faire ses études de droit.

II. ÉTUDIANT A RENNES — AUX CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL — AVOCAT A RIOM

Il devait y laisser le souvenir d'un étudiant dont l'ardeur au travail ne contraignait en rien l'entrain naturel. Sa verve se déployait surtout lors de ses visites à Fougères, berceau de sa mère, où il retrouvait deux fois par an toute la famille de celle-ci.

Mais, derrière cette exubérance juvénile, la profondeur de sa foi religieuse apparaissait déjà. Dès son arrivée, il s'était fait remarquer par son zèle ; la Conférence de Saint-Vincent de Paul n'avait pas de confrère plus dévoué. Il répandait autour de lui la bonne parole avec une autorité qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Son compagnon le plus intime était son cousin Paul Loysel, filleul de sa mère, un peu plus âgé que lui. Or, bien des années après, le 4 septembre 1853, presque à la veille de son ordination sacerdotale, ce dernier, qui devait jouer un rôle important dans la Société de Jésus, lui rendait ce témoignage caractéristique :

— Tu as été l'un des principaux instruments du bon Dieu et de la bonne Vierge

pour me mettre en possession du trésor de ma vocation.

Un jour, il fut chargé, à l'occasion d'une œuvre de charité, d'une démarche auprès d'une jeune femme de vingt-deux ans, placée dans une situation assez délicate. Séparée de son mari le jour même de ses noces et restée au fond irréprochable, elle avait mis les apparences contre elle par les singularités de sa vie. Comme son visiteur, sa mission remplie, s'apprêtait à prendre congé sans même s'être assis, elle s'en étonna. Il eut la franchise de lui déclarer :

— Tout le monde sait qu'un jeune homme qui reste près de vous est perdu de réputation, et moi, je tiens à la mienne.

La malheureuse, atterrée, éclata en sanglots. Son interlocuteur comprit qu'il ne pouvait la quitter ainsi ; il l'éclaira doucement sur les inconséquences de sa conduite et réussit si bien à la convaincre qu'elle devait le choisir plus tard comme directeur de sa conscience.

Licencié en droit le 16 juillet 1838, il revint chez ses parents. Son père, dans l'intervalle, avait été nommé à Riom (Puy-de-Dôme). Il entra dans une étude d'avoué de cette ville, où il fit la connaissance de Rouher, le futur ministre de Napoléon III, Puis le comte de Geslin ayant été appelé à exercer ses fonctions à Paris, son fils le suivit dans la capitale.

III. LE SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

L'île Saint-Louis, où ils vinrent s'installer, dépendait alors de la paroisse de Saint-Gervais. La Conférence de Saint-Vincent de Paul de cette paroisse venait de mettre à sa tête un homme de cœur et un écrivain de talent, Symphor Vaudoré. L'une des premières visites du jeune homme fut pour lui, et une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre ces deux âmes. Le président reçut bientôt de son confrère une confiance émouvante ; celle de sa vocation sacerdotale, longuement mûrie et désormais irrévocable.

Mais il allait avoir à soutenir, pour réa-

liser son dessein, une lutte douloureuse ; ses parents, malgré la vivacité de leur foi, avaient rêvé pour leur fils unique une toute autre destinée. Pendant ce pénible conflit, il passa chaque jour de longues heures au pied du tabernacle. Le consentement vint enfin, simple acte de résignation à la volonté céleste.

— Va donc, puisque Dieu t'appelle, lui dit tristement sa mère.

Il entra au Séminaire de Saint-Sulpice le 1^{er} février 1842. Les notes que lui inspira sa première retraite montrent de quelle hauteur il envisageait sa nouvelle vie. Son idéal était de devenir « non pas seulement un prêtre, ni même un bon prêtre, mais un saint prêtre ».

Parmi ses condisciples se trouvait l'abbé de Ségur auquel l'unit désormais la plus touchante et la plus inaltérable affection.

La bataille engagée depuis 1831 en faveur de la liberté de l'enseignement était alors en pleine acuité. Montalembert, l'énergique et courageux défenseur de cette noble cause, avait réuni autour de lui un certain nombre de prêtres et de laïques ; Paul de Geslin et son ami firent partie de ce groupement avec l'autorisation de leurs supérieurs. Le jeune séminariste s'y rencontra avec Mgr Parisis, évêque de Langres. Il y fit aussi la connaissance de deux hommes qui devaient occuper un rôle assez important dans sa vie : Raymond Brücker et François Delsarte ; le premier, chroniqueur étincelant au *Figaro*, romancier profond, avait commencé par être, suivant l'expression de Louis Veillot, « un fanatique d'incrédulité » ; le second, musicien de valeur, avait dirigé les chœurs de la secte saint-simonienne. Jean Loyseau devait plus tard raconter leur conversion.

Il fit à cette époque son premier apprentissage de journaliste et fut, au cours de l'année 1843, sans en porter le titre, le vrai rédacteur en chef d'une petite feuille, *le Moucheron*, à la fois fort piquante et éphémère comme son nom. L'illustration était réservée à un graveur peu connu, mais

d'esprit mordant, nommé Fontaine. Un jour, le supérieur de Saint-Sulpice, mandé dans le cabinet de Villemain, vit avec stupéfaction le grand maître de l'Université déployer une caricature irrévérencieuse pour Son Excellence, en lui demandant d'un air narquois si c'était là la théologie enseignée dans son Séminaire. Le supérieur dut modérer le zèle de son élève.

La gaieté de Paul de Geslin n'avait rien perdu de sa vivacité, et, même dans l'intérieur de la calme retraite qui l'avait accueilli, elle se manifestait par d'amusantes saillies. Une fois, il avait été chargé du sermon pendant le repas ; c'était l'habitude à laquelle le jeune clerc ne pouvait s'accoutumer, la prédication lui paraissant incompatible avec l'accomplissement d'un acte aussi matériel. Prenant alors une attitude solennelle, il débuta ainsi : « Jean était dans le désert, et il ne mangeait ni ne buvait. Mes frères..... » Ce fut un fou rire général, et le sermon se trouva, pour cette fois, terminé.

Mais dans le recueillement de sa cellule, sa vie était des plus austères, toute remplie par les études théologiques, toute mortifiée par la pénitence. Dès la tonsure, il fut chargé de faire le catéchisme aux petites filles de la première Communion. Ce fut un de ses meilleurs souvenirs, il conserva toujours précieusement le livret dont il s'était servi, et beaucoup de ses élèves devinrent plus tard ses pénitentes.

Sous-diacre aux Quatre-Temps de l'Avent de 1843, il songea à partir pour Rome. Dès le début de ses études cléricales, il s'était passionné pour le droit canon, pour la liturgie romaine, en un mot, pour tout ce qui atteste la communion étroite du clergé avec le Saint-Siège. C'est dans la Ville Eternelle qu'il voulait recevoir la prêtrise. Il avait sollicité par deux fois de Mgr Affre, archevêque de Paris, l'autorisation nécessaire. N'ayant pu l'obtenir, il s'adressa à Mgr Parisis, qui l'incorpora dans son diocèse et lui donna la liberté de réaliser son projet. Il se mit en route dans l'automne de 1844.

IV. ROME — DOM VINCENT PALOTTI
AUMÔNIER DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Rome ne possédait encore aucun Séminaire français ; le jeune clerc s'installa au collège des Nobles, dirigé par les Jésuites. Il entreprit un pèlerinage à Lorette pour mettre son séjour à Rome sous la protection de Marie. Il fit à pied le voyage, aller et retour. Au Père Gardien des Franciscains conventuels qui lui avaient donné l'hospitalité, il demanda de lui indiquer, parmi les prêtres romains, un confesseur particulièrement recommandable par ses vertus.

— Je veux un saint, lui dit-il.

Celui-ci lui désigna Vincent Palotti, qui avait fondé, sous le nom de *Société de l'apostolat catholique*, une communauté d'ecclésiastiques qui s'efforçaient de reprendre, par la vie commune, les traditions de l'Eglise primitive.

Lorsqu'il se rendit pour la première fois à l'adresse indiquée, il vit, arrêté devant la porte, un carrosse armorié. C'était celui du cardinal Lambruschini, secrétaire d'Etat de Grégoire XVI, qui venait tous les quinze jours se confesser au Père. Il le trouva, dans une grande salle, attendant son tour, agenouillé près d'une madone, au milieu d'une foule de gens, la plupart pauvrement vêtus.

La tentative de Dom Palotti était bien de nature à séduire l'âme ardente de son nouveau pénitent. L'entente fut d'autant plus facile entre eux que Palotti désirait depuis longtemps s'adjoindre un Français qui pût propager son œuvre dans son pays et avec lequel il pût étudier les bases d'un autre projet qui lui tenait à cœur : celui de l'établissement d'un Séminaire de cette maison dans la capitale de la chrétienté. Admis parmi les disciples de Dom Vincent, le jeune abbé devint bientôt son compagnon le plus habituel et fut présenté par lui au Saint-Père, qui l'honora dès lors d'une bienveillance particulière.

Le 24 août 1845, il était ordonné diacre ; le 31, il était prêtre et le 6 septembre célé-

brait sa première messe à Sainte-Marie Majeure. Palotti n'attendait que ce moment pour l'envoyer en France sonder l'état des esprits au sujet des deux projets qu'il avait conçus. Plusieurs personnages de la cour pontificale, qui avaient déjà pu apprécier la sûreté de doctrine du jeune prêtre, profitèrent de l'occasion pour le charger de soumettre aux évêques français certains points de liturgie romaine et de les consulter sur la tenue de Synodes et de Conciles provinciaux à défaut de Conciles nationaux, interdits par le Concordat. Il reçut enfin du Souverain Pontife la mission de porter à son évêque, Mgr Parisi, que son énergie à défendre les Jésuites, menacés de dissolution, avait mis en posture délicate vis-à-vis du gouvernement de Louis-Philippe, la bénédiction et les consolations pontificales.

Il mit beaucoup de zèle et de tact dans l'accomplissement de ces différents mandats. A Valence, l'évêque lui offrit d'établir chez lui le siège français de la communauté Palotti ; à Nancy, où il eut la joie de retrouver ses parents que les hasards administratifs y avaient conduits, Mgr Mengaud alla plus loin encore, déclarant qu'il voulait donner à son clergé l'exemple, en s'agrégeant lui-même à la Société ; à Paris, il reçut les meilleurs encouragements de l'abbé de Cambis, supérieur de Saint-Sulpice, et du P. Lacordaire ; il s'attarda longuement dans sa chère Bretagne, où, comme il le prévoyait, il trouva un terrain admirablement préparé. Enfin, il examina longuement avec Mgr Parisi la situation de l'Eglise de France.

L'abbé de Geslin avait quitté Rome le 8 octobre 1845 ; il ne se réembarqua pour la Ville Eternelle que le 1^{er} avril de l'année suivante, emportant de son voyage une impression très favorable. Il avait acquis la conviction que l'établissement de l'œuvre de Dom Vincent serait facile ; quant au Séminaire, dont la fondation ne dépendait, en somme, que de la volonté pontificale, il était désiré par tous. Aussi, dès son retour, cette fondation fut sérieusement envisagée

dans l'entourage du Saint-Père, et un projet dans ce sens allait être soumis au cardinal Lambruschini quand la mort de Grégoire XVI, le 1^{er} juin 1846, en ajourna l'exécution.

Pie IX, dès son avènement, témoigna à Dom Palotti la même bienveillance que son prédécesseur.

Le saint prêtre s'était décidé à donner à sa Congrégation une organisation définitive ; il en fixa les principes généraux et établit une fête annuelle pour l'octave de l'Epiphanie en l'église Saint-André della Valle, une des plus vastes de Rome. Pie IX tint à présider lui-même, le 13 janvier 1847, la cérémonie d'inauguration et, contrairement aux usages, y monta en chaire ; une plaque commémorative rappelle ce fait mémorable.

L'abbé de Geslin devint l'inséparable auxiliaire de son supérieur. Il lui prêtait surtout son concours le plus actif dans son pieux ministère à l'hôpital du Saint-Esprit. Il y contracta le germe de plaies très douloureuses aux pieds.

Le maître et le disciple se complétaient à merveille. L'inflexible énergie de Dom Paul venait à l'occasion au secours de l'indulgence extrême de Dom Vincent.

Les médecins de l'hôpital, athées et même pour la plupart francs-maçons, ne cherchaient pas à dissimuler leur hostilité contre l'Eglise. Ils avaient choisi, sans souci des convenances, pour leur visite l'heure de la messe qui se disait chaque jour dans la salle où les malades étaient couchés. Palotti, répugnant à la lutte, confia à son second le soin de faire cesser ce scandale. L'abbé de Geslin offrit d'abord aux médecins de changer l'heure du Saint Sacrifice d'après leurs propres préférences ; leur refus révéla clairement leur état d'esprit. Il supporta deux jours ces scènes pénibles ; le troisième jour, les voyant entrer au moment où il montait à l'autel, il descendit les degrés, invita l'assistance à s'unir aux prières de réparation qu'il allait dire, et, d'une voix puissante, entonna le *Miserere*, auquel les malades,

une quarantaine environ, s'empressèrent de répondre. Ce fut fini pour jamais de ces tentatives sacrilèges.

Rome était travaillée à fond par la propagande révolutionnaire. Pie IX avait inauguré son règne par une amnistie générale, mais cette mesure de clémence, bien loin de désarmer les fauteurs de désordre, leur avait donné l'audacieux espoir de faire du Pape leur docile instrument. La nomination à la présidence du Conseil de l'énergique comte Rossi provoqua chez eux une explosion de fureur. Dans sa jeunesse, il avait commis la faute de s'affilier à la secte des *carbonari*, qui le considéraient comme un renégat ; sa mort fut promptement décidée.

Si, comme il est probable, l'abbé de Geslin s'est mis en scène plus tard dans son roman de *Pas méchant*, sous le pseudonyme de Corentin Lemoine, il reçut d'un gardien du fort Saint-Ange, tombé subitement malade et au chevet duquel il fut appelé en hâte, l'aveu du complot quelques heures avant son exécution. Les avis n'avaient pas d'ailleurs manqué au malheureux Rossi, qui les avait dédaignés et s'était rendu au palais du Capitole, sur les marches duquel les assassins le frappèrent mortellement.

On était au 15 novembre 1848. Les événements se précipitèrent ; le 6 février suivant, après le départ de Pie IX pour Gaëte, la république était proclamée à Rome.

La situation devint terrible pour le clergé ; on fusilla une trentaine de curés qui s'étaient opposés à l'inventaire de leurs sacristies, et les commissaires du gouvernement insurrectionnel envahirent toutes les églises et tous les établissements religieux. Dom Vincent et ses compagnons durent se disperser ; la garde de la maison fut confiée à Dom Paul que sa qualité d'étranger préservait davantage. Avec le concours d'un seul Frère, il déploya tant de prudence et de fermeté à la fois que, le jour des perquisitions, les délégués se retirèrent, maugréants, mais intimidés. Bientôt, grâce à lui, Palotti et ses associés pu-

rent reprendre paisiblement le cours de leur pieuse existence.

La France, se souvenant de son rôle de Fille aînée de l'Église, envoya son armée au secours du Souverain Pontife. Le 24 avril 1849, le général Oudinot débarquait à Civita-Vecchia. L'abbé de Geslin, qui prêchait une retraite dans la campagne, s'apprêtait à gagner Naples ou Gaëte quand on lui demanda de se mettre au service des ambulances françaises. Il accepta, sous la condition formelle qu'il ne recevrait aucune rétribution ; on eut même beaucoup de peine à lui faire accepter une place à la table des officiers, où il retrouva son cousin le lieutenant de Geslin dont la carrière militaire devait être très brillante jusqu'au jour où l'odieuse politique vint brutalement la briser (1). Un seul prêtre, également français, partagea cette mission avec lui ; il fut décoré après le siège. On avait offert à Geslin la Légion d'honneur, comme à son collègue, mais, à ses yeux, le prêtre était « Jésus-Christ vivant dans un homme mort », et cette situation lui paraissait incompatible avec l'acceptation de toute distinction humaine. Un jour, cependant, il en accepta une ; ce fut pour son père, auquel, douze ans plus tard, le Pape, en considération de ses propres services, décerna l'Ordre de Pie IX.

Le 3 juillet, le général Oudinot entra à Rome. Le jeune prêtre, dont le père venait d'être nommé directeur à Avignon, songea à revoir sa famille. Il partit vers la fin de septembre, chargé par Dom Vincent de lui envoyer de fidèles disciples pour former le noyau de sa Congrégation française. Il était en Bretagne quand une douloureuse nouvelle vint le surprendre : son maître vénéré s'était éteint pieusement le 22 janvier 1850, à l'âge de cinquante-cinq ans.

(1) Le général comte de Geslin occupa [après la guerre] les importantes fonctions de commandant de la place de Paris ; envoyé en disgrâce à Lons-le-Saulnier, en 1875, pour avoir pris part en uniforme à la bénédiction de la première pierre de la basilique de Montmartre, il fut mis en disponibilité en 1881, pour avoir refusé d'assister à l'enterrement civil d'un sénateur.

V. PREMIERS OUVRAGES — TENTATIVE D'UN SÉMINAIRE FRANÇAIS — LE PROCÈS DU SAINT-OFFICE

Il ne pouvait songer à revenir tout de suite, occupé qu'il était par la publication de ses premiers ouvrages, de simples traductions, celles de la *Vallée des Lys*, de Thomas à Kempis, et des *Lettres historico-critiques* écrites à l'occasion des *cinq plaies de l'Église*, de Dom Antonio Romini Lerbati ; toutefois, ce dernier volume eut pour préface un traité de sa composition sur l'accord de l'autorité et de la liberté, ébauche de celui qu'il devait publier plus tard sous le titre de *Pouvoir et Liberté*.

Ce ne fut qu'en décembre qu'il put regagner Rome et prendre contact avec son nouveau supérieur, Dom Vacari. Palotti avait toujours manifesté l'intention de confier la direction française de son œuvre à son élève bien-aimé ; celui-ci se refusa par humilité. Dom Enrico Ghirelli fut désigné à sa place ; ils s'embarquèrent tous deux pour la France le 6 février 1851. Les prévisions de Dom Vincent n'avaient été que trop justes ; Dom Ghirelli, qui s'était installé à Valence, échoua, malgré son zèle et sa piété, par suite de son ignorance complète de nos usages.

Pendant ce temps, l'abbé de Geslin se signalait un peu partout dans l'exercice de la prédication et de la confession. Il continuait aussi ses traductions ; à Dinan, pour obéir à une demande du Saint-Père, il consacra un mois à celle d'une *Vie de Clément XIV* par l'Oratorien Augustin Theiner, attaché aux archives du Saint-Siège ; à la fin de 1852, retiré au Séminaire des Missions étrangères de la rue du Bac, il prépara la publication d'un autre ouvrage du même auteur : *Jean-Henri, comte de Frankenberg, cardinal archevêque de Malines, primat de Belgique sous l'empereur Joseph II*. L'histoire de ce prélat, défenseur de l'Église contre un prince voltairien, lui fournit la matière d'une éloquente introduction sur l'unité catholique.

A son retour à Rome, en décembre 1852, il fut nommé par le Pape aumônier du fort Saint-Ange, prison politique. Il songea en outre à réaliser la seconde idée de son maître : la création du Séminaire français. Il se fit concéder pour un an l'usage partiel de l'église de la Très-Sainte-Annonciade et réunit autour de lui quelques jeunes compatriotes. L'année révolue, il emmena ses compagnons dans une maison de la via del Pellegrino et continua à présider à leur initiation à la vie ecclésiastique, tout en leur faisant suivre les cours du Séminaire romain de Sainte-Apolline.

Il subit une dure épreuve. Un de ses élèves, que ses allures singulières avaient fait exclure d'autres établissements et qu'il avait recueilli par pitié, n'eut rien de plus pressé que de dénoncer son bienfaiteur au Saint-Office pour des opinions de son *Traité de l'autorité et de la liberté*.

Le 12 décembre 1856, il en informait sa famille dans des termes admirables de résignation et d'humilité. Le procès intenté avait entraîné la dissolution de sa petite communauté ; l'affaire tourna court, à l'entière confusion du calomniateur, mais le Séminaire resta fermé.

L'abbé de Geslin se retira au fort Saint-Ange, où il se confina dès lors dans une existence toute monacale. Après l'épreuve morale vint l'épreuve physique ; il fut pris de violents rhumatismes articulaires. Mais, au plus fort de la crise, il eut une grande joie ; son père ayant été admis à la retraite, ses parents vinrent habiter avec lui. Ce bonheur devait être court ; le 20 septembre suivant, sa mère succombait dans les sentiments de la plus profonde piété. Le comte, très affecté, résolut de rentrer en France, et son fils l'y suivit malgré les liens puissants que son cœur conservait avec Rome.

Des deux grandes œuvres auxquelles il s'était trouvé mêlé, la communauté Palotti allait continuer à vivre, florissante dans son pays d'origine, tandis que le Séminaire français, grâce à l'intervention des Pères du Saint-Esprit, allait s'organiser sur des bases définitives en 1858.

VI. RETOUR A PARIS — PRÉDICATION — LES TROIS-MOULINS — ŒUVRES SOCIALES — NOUVELLE ÉPREUVE

Pendant que le comte se fixait à Avignon, l'abbé de Geslin se rendait à Paris. Les succès qu'il avait déjà obtenus dans la prédication le firent, dès son arrivée, charger du Carême à l'église Saint-Jacques. Le mois suivant, il écrivait à son père qu'« il couchait en joue le faubourg Saint-Antoine ». Il réussit si bien auprès des ouvriers que l'autorité ecclésiastique ne tarda pas à lui confier l'évangélisation du quartier des Trois-Moulins, dans le XIII^e arrondissement ; il alla s'installer au centre de ses nouveaux paroissiens, non loin de la Fosse-aux-Lions, agglomération pittoresque de chiffonniers habitant sur le terrain d'autrui dans des masures par eux construites.

— Rien n'est joli, déclarait-il, comme ces petites habitations champêtres.

Mais elles abritaient des tristesses dont saignait son cœur sacerdotal.

— C'est comme des animaux, constatait-il encore, avant que les missionnaires n'arrivent.

Le missionnaire était venu. Il s'attacha bien vite à ce milieu spécial, si intéressant pour lui en dépit de ses tares. Sa voie définitive était trouvée ; il allait consacrer désormais le meilleur de son talent et de son cœur à l'apostolat populaire.

Tout d'abord, ce fut surtout par la parole qu'il l'exerça. Sa réputation d'orateur grandissait, mais, en dehors de Saint-Sulpice, resté son sanctuaire de prédilection, c'est dans les faubourgs qu'il aimait à répandre la bonne semence ; il y était accompagné souvent par ses amis Brücker et Delsarte.

Sa sollicitude pour ses paroissiens des Trois-Moulins conduisit l'abbé de Geslin à vouloir abriter les jeunes filles sans asile et sans travail. Il les casa du mieux qu'il put dans une installation provisoire, et, avec le concours du préfet de la Seine, se rendit acquéreur de terrains dans l'île de

la Grande-Jatte, pour y établir sa fondation.

Sur ces entrefaites, en mars 1862, alors qu'il prêchait le Carême dans trois paroisses à la fois, il fut mandé d'urgence à l'archevêché. Son œuvre, d'une charité si pure, était l'objet de dénonciations malveillantes ; par crainte d'un scandale, tout en lui prodiguant les bonnes paroles, on lui enjoignit de quitter Paris le jour même, en lui retirant tous ses pouvoirs dans le diocèse.

VII. JEAN LOYSEAU, CORDONNIER LE JOURNALISTE POPULAIRE

Une fois de plus, la purifiante épreuve que Dieu réserve souvent, pour leur sanctification, aux meilleurs de ses serviteurs, venait de s'abattre sur lui. Mais, de ce mal apparent, la Providence allait faire sortir un grand bien, en l'orientant définitivement dans une carrière qu'il venait seulement d'aborder et dans laquelle son activité d'apôtre allait se déployer avec autant d'éclat que de bonheur. Le diocèse de Versailles, où son compatriote et ami, l'abbé de Cazalès, exerçait les fonctions de vicaire général lui offrit un asile paisible et sûr, où, sans délaisser l'exercice de la prédication et surtout de la confession, il se consacra plus particulièrement à l'organisation et à la propagation de la presse populaire catholique.

L'œuvre était essentielle et urgente. Certes, la presse catholique comptait de brillants représentants, sans parler de l'*Univers*, que sa vaillante attitude en faveur du Saint-Siège venait de faire supprimer par le gouvernement impérial. Mais ces organes, justement appréciés du public cultivé, ne pénétraient pas dans la masse, et les quelques revues qui venaient les compléter, destinées à entretenir la piété dans les familles depuis longtemps chrétiennes, étaient, malgré leur mérite, absolument sans influence sur le peuple, travaillé activement par les mauvais journaux. Le mal était ancien ; déjà, au cours

de ses voyages dans la croyante Bretagne, l'abbé de Geslin avait pu constater avec indignation les agissements de certains colporteurs. Depuis ce temps, le péril n'avait fait que s'accroître ; sous forme de livraisons à bon marché, de brochures où la fausse science prenait une apparence familière, surtout sous l'aspect du roman-feuilleton, toujours si en faveur près de la foule, l'erreur était répandue à profusion, sans rencontrer sur son chemin la contradiction nécessaire.

Il était grand temps de parer à ce péril en employant les armes mêmes qui avaient servi à le susciter. Un jeune éditeur, récemment installé à Paris, quai des Grands-Augustins, Charles Blériot, eut cette ambition. Il avait eu l'occasion, lors d'un voyage à Angers, de prendre connaissance d'une petite feuille locale, simplement, mais substantiellement rédigée et portant ce titre significatif : *l'Ouvrier*. Il lui sembla qu'il suffirait de transformer ce recueil et que l'organe désiré par tous les catholiques se trouverait ainsi fondé.

Il manquait de capitaux, mais son énergie et son ardeur surmontèrent tous les obstacles ; il obtint, de l'Association de Saint-François de Sales, que Mgr de Ségur venait de fonder, une importante subvention. L'abbé de Geslin, pressenti pour une collaboration éventuelle, accueillit le projet avec enthousiasme. Avec son ancien condisciple de Saint-Sulpice, il entra dans le Comité de rédaction.

Le premier numéro du nouvel *Ouvrier* avait fait son apparition le 4 mai 1861. Son programme était précis :

Nous nous dévouons, exposait la rédaction, au triomphe de toutes les idées utiles à l'ouvrier dans l'ordre scientifique, philosophique, religieux. *Assez d'autres écriront pour le candide bourgeois.*

Nous ouvrons gratuitement les colonnes de notre journal à tout ouvrier intelligent et expérimenté qui jugera à propos de communiquer à ses frères une idée de perfectionnement ou d'amélioration applicable à la classe ouvrière.

Dès le second numéro, sous ce titre original : *les Orages de la mère Noire*, un mo-

deste artisan, le cordonnier Jean Loyseau, offrait à ses « camarades d'atelier » un roman dans lequel, sous le couvert d'une touchante et simple histoire, bien des questions du jour se trouvaient abordées, bien des sophismes vigoureusement et implacablement réfutés. A un esprit extrêmement vif et acéré, sous son apparence de bonhomie narquoise, il joignait une élégance de style et une érudition vraiment inattendues. Il est vrai qu'il avait su se concilier l'amitié d'un certain vicomte de Kersolon, qui, avec une complaisance inlassable, était toujours prêt, non seulement à corriger ses fautes d'orthographe, mais à lui donner les renseignements théologiques ou scientifiques nécessaires.

Parlant du peuple et pour le peuple, l'abbé de Geslin avait imaginé de se présenter à lui sous cet aspect familier. Jusqu'à sa mort, il y aura désormais en lui trois personnages, qui vivront d'ailleurs dans un étroit accord : le vicomte et le prêtre, dont nous verrons la signature apparaître dans certaines circonstances ; mais, bien plus généralement, le cordonnier Loyseau.

Dès sa création, l'*Ouvrier* avait eu le succès qu'il méritait. Un mois après, il avait dix mille lecteurs et deux mille abonnés ; ce chiffre fut doublé rapidement. Un pareil résultat, s'il donnait à ses fondateurs de grandes et légitimes espérances, leur imposait le devoir de perfectionner sans cesse leur œuvre. Interrompu dans le cours de ses prédications par une disgrâce imméritée, l'abbé de Geslin eut à cœur de se consacrer aussitôt à cette tâche, et, pour la mieux remplir, il assumait, d'accord avec ses amis, les fonctions laborieuses de secrétaire de la rédaction.

Avec quel zèle il s'en acquitta, il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir, de 1862 à 1866, les comptes rendus signés du vicomte de Kersolon sous ce titre : « Correspondance ». Il s'y tient en contact étroit avec ses lecteurs. Les communications qu'il reçoit touchant leurs travaux sont pour lui l'occasion de judicieux conseils,

mais il ne prête pas moins d'attention à l'emploi de leurs loisirs ; il insère avec une joie visible certaines poésies dénotant chez les humbles auteurs un réel talent, et, dans son désir de leur procurer d'honnêtes passe-temps, il ne dédaigne pas, à plusieurs reprises, de les entretenir de la composition des jeux d'esprit.

En même temps, une grande impulsion est donnée à l'œuvre de propagande. Une collection de bons livres à prix réduits, commencée en même temps que le journal, s'accroît rapidement ; à côté, une bibliothèque professionnelle se fonde et se complète d'une édifiante série de *Vies des saints de l'atelier*. Un *almanach* et un *calendrier* sont établis. Jean Loyseau est le principal rédacteur de l'*almanach*.

Dans l'*Ouvrier*, il mène le combat avec une ardeur infatigable. Aux *Orages de la mère Noire* a succédé l'*Histoire véridique et surprenante de Rusé III*, qui se rattache au premier récit et formera avec lui plus tard le roman de *Rose Jourdain*. Mais, depuis son entrée à l'*Ouvrier*, il a fait choix d'un apprenti, le jeune *Propre à rien*, pauvre enfant recueilli dans le triste milieu de la Fosse-aux-Lions, auquel il s'efforce d'inculquer peu à peu les éléments des vérités chrétiennes. Le gamin lui soumet naïvement les puériles objections qu'il a entendu ressasser ; son patron, Jean Loyseau, cordonnier, les réfute.

D'autres fois, car, s'il faut combattre le mal, il convient aussi de montrer le bien dans toute sa beauté, il évoque dans leur grâce primitive quelques épisodes de l'Eglise ancienne. Enfin, il ne pense pas seulement à édifier les travailleurs, mais à les distraire, et, pour les détacher des ineptes refrains des cafés-concerts, il compose à leur intention, avec quelques mélodies, telles que la *Clé du ciel* ou le *Pater noster*, des chansons très gaies, par exemple *M. Conjungo*, que Delsarte mit en musique.

Il est connu maintenant, et les pires ennemis de sa foi savent à quel vigoureux joueur ils ont affaire. Il n'a pas craint

de s'attaquer à Renan, dont la *Vie de Jésus* a scandalisé douloureusement toutes les âmes chrétiennes. A l'outrage fait à la divinité du Sauveur par un Breton et un ancien élève de Saint-Sulpice, il a opposé aussitôt la vigoureuse riposte de ses *Lettres sur la vie d'un nommé Jésus*, livre très profond sous une forme ironique. Avec une implacable précision, par le simple rapprochement des textes, il met à maintes reprises son adversaire en contradiction avec lui-même quand il ne le prend pas en flagrant délit d'inexactitude matérielle. L'ouvrage ne tarda pas à avoir de nombreuses éditions.

Renan lui-même prit connaissance de cette réponse, mais il n'en tint aucun compte. En 1866, il mettait le sceau à son œuvre impie en publiant son volume des *Apôtres*, auquel Jean Loyseau répliqua aussitôt par les *Bons Apôtres*. Cet ouvrage, conçu sur le même plan que le premier, mais d'une argumentation encore plus serrée, n'eut pas moins de succès.

En de pareilles mains, l'*Ouvrier* grandissait tous les jours. Sa rédaction était de premier ordre ; Mgr de Ségur et Louis Veuillot lui donnaient de fréquents articles ; il avait publié deux chefs-d'œuvre de la littérature catholique, les *Fiancés* de Manzoni et *Fabiola* du cardinal Wiseman ; il venait enfin, avec Alexandre de Lamotte, de s'assurer le concours d'un écrivain dont la fécondité et la puissance d'imagination allaient faire bientôt l'Alexandre Dumas du catholicisme. L'épiscopat entier lui prodiguait les encouragements, et, en avril 1863, il avait reçu la consécration suprême de ses efforts, sous la forme d'un Bref de Pie IX accordant à tous ses collaborateurs la bénédiction pontificale.

Malheureusement, quatre ans plus tard, alors que le journal était en pleine prospérité, des divergences assez graves divisèrent les membres du Comité. L'*Ouvrier*, créé pour une catégorie de lecteurs bien déterminée, avait conquis par surcroît les suffrages de la bourgeoisie, et l'on son-

geait à modifier sa manière, pour l'adapter mieux au goût de cette clientèle imprévue. L'abbé de Geslin, qui voulait au contraire maintenir à ce recueil son caractère nettement populaire, préféra se retirer et fut suivi dans sa retraite par Mgr de Ségur.

VIII. LE « CLOCHER » LE « ROSIER DE MARIE »

Sa plume ne resta pas longtemps inactive. L'éditeur Dillet, rue de Sèvres, lui offrit aussitôt son concours pour la fondation d'une nouvelle revue populaire. Au retour du Congrès de Malines, où il était allé présenter les statuts de l'*Association de Saint-Pie V*, qu'il venait d'organiser dans le diocèse de Versailles pour assurer aux mourants les secours religieux, il se mit à l'œuvre et, en octobre 1867, le *Clocher* paraissait. Son rédacteur en chef le présentait au public dans une introduction d'une poésie pénétrante, où il expliquait le pourquoi de son titre, à la fois modeste et franchement chrétien, et qu'il terminait par ces lignes pleines d'énergique confiance en l'avenir :

Le *Clocher* vivra, j'en ai la ferme espérance. Il vivra, couronné de la croix et bâti sur le roc solide ; les vents souffleront, les orages mugiront, les flots grossiront peut-être, mais les vents, les flots et les orages passeront comme passe tout ce qui est violent et mauvais, et le *Clocher* survivra à la tempête, éclairé par le soleil, caressé par la brise et visité par les petits oiseaux, sous le firmament limpide et bleu.

Le *Clocher* devait, en effet, fournir une belle carrière jusqu'en 1892, époque à laquelle il fusionna avec l'*Ouvrier*. Son fondateur le dirigea jusqu'en 1879 ; à cette époque, certaines difficultés matérielles lui causèrent, pour la seconde fois, l'amer chagrin d'abandonner un journal qui était son œuvre ; mais ici son départ ne fut que temporaire ; à partir de février 1884, il reprit assidûment sa collaboration qu'il ne cessa qu'en 1885.

Dans sa simplicité, ce nouveau périodique était très attachant ; une chronique

y tenait le lecteur au courant des faits intéressants de chaque semaine ; des romanciers de talent, tels que Zénaïde Fleuriot et Raoul de Navery, lui avaient, dès l'origine, apporté leur concours. Mais surtout, Jean Loyseau lui avait communiqué la flamme dont brûlait son cœur d'apôtre ; c'est là que parurent la plupart de ses œuvres capitales.

Les circonstances étaient graves et bien de nature à stimuler son zèle. De sérieuses discussions s'agitaient dans le clergé entre ultramontains et gallicans ; seule, la proclamation du dogme de l'infaillibilité pouvait y mettre fin. Lorsqu'on apprit pour le 8 décembre 1869 la convocation du Concile du Vatican, où cette importante question devait se régler, il accueillit cette nouvelle avec enthousiasme. A ce moment, la chute lamentable du P. Hyacinthe, l'ancien prédicateur de Notre-Dame, qui se rattachait dans une certaine mesure à ces controverses, avait été pour lui l'occasion d'un article que Mgr Delalle, évêque de Rodez, qualifia comme il suit :

— C'est une bonne paire de chaussures que le brave cordonnier fournit à l'ex-Carme déchaussé, qui ne peut plus aller pieds nus dans le monde où il est entré.

Le prélat, en lui adressant ses félicitations, lui proposait en même temps de l'emmenner à Rome, ainsi que l'abbé de Cazalès, en qualité de secrétaire interprète. Il s'empressa d'accepter sans délaisser un instant son cher *Clocher*, auquel il transmit, le 18 juillet 1870, avec une joie débordante, la décision du Concile qui, à l'unanimité moins deux voix, avait déclaré le Pape infallible.

Le lendemain fut, humainement parlant, bien pénible. Depuis trois jours, la guerre était déclarée par la France à l'Allemagne. Nos premiers revers entraînèrent le rappel du Corps d'occupation, seul frein des ambitions piémontaises. Les troupes de Victor-Emmanuel pénétraient à Rome le 20 septembre, et bientôt le Pape était dépossédé de son domaine temporel. Ce ne fut pas en témoin passif que l'abbé de

Geslin traversa ces jours douloureux ; on sent, dans le récit vibrant que Jean Loyseau en fit aux lecteurs du *Clocher*, l'homme d'action qui se prodigue et prend part à la lutte dans la mesure où le lui permet l'habit sacré dont il est revêtu.

Rentré en France au mois d'octobre, il eut d'autres tristesses : nos revers, où il vit un châtement céleste, et les horreurs de la Commune. La présidence du maréchal de Mac-Mahon lui donna un moment d'espoir. Dans le calme de la paix religieuse, il écrivit ses *Homélie d'un cordonnier*, qui parurent dans le *Clocher* de 1874 à 1875. La forme très familière de ces prênes sur les évangiles de chaque dimanche en cache mal la profondeur. A cette époque également, il songea à une série de romans historiques qui, sous le titre général des *Sept colonnes du Temple*, devaient traiter chacun d'un sacrement. Deux seulement parurent : *Flora ou le Baptême* ; *Jeanne ou la Pénitence* ; ils font regretter que l'auteur n'ait pu exécuter en entier le projet qu'il avait conçu.

Mais bientôt la persécution commençait ; ce furent les iniques décrets contre les Congrégations, puis le vote de la loi scolaire, suivie de près par celle rétablissant le divorce. Les idées de la Révolution, avec laquelle Jean Loyseau n'admettait aucun compromis, triomphaient ; il entama contre elles une lutte vigoureuse, leur opposant avec une lumineuse clarté les principes intangibles de l'Eglise. L'une des questions auxquelles il revenait le plus souvent parce qu'il y trouvait avec raison la base même de la société, est celle du mariage chrétien ; il lui consacra spécialement plusieurs œuvres, telles que *Madame Omnes* et le roman épistolaire de *Jénovéfa*.

Dans le même temps, il fit paraître une série d'articles formant un véritable traité sur *la Force de l'Eglise*, où il décrivait sans ménagement les armes spirituelles terribles dont elle dispose ; devant les progrès de l'impiété et l'indifférence coupable de trop de catholiques, il lui semblait ur-

gent de rappeler des vérités trop oubliées.

Il déployait une activité considérable ; chacun des numéros du *Clocher* contenait de lui, outre la publication d'une œuvre de longue haleine, une étude plus courte consacrée à une question du jour ; les grands événements religieux y tenaient une place importante ; la mort de Pie IX, l'avènement de Léon XIII, puis, un peu plus tard, la mort du cardinal Antonelli, ancien secrétaire d'Etat du Saint-Siège, lui inspirèrent des pages éloquentes et émues.

Parfois, pourtant, un certain découragement perçait à travers ses écrits. En 1885, après la mort de son père, qui était venu s'installer avec lui à Versailles, cette préoccupation devint assez vive pour lui faire abandonner définitivement sa collaboration au *Clocher*. Mais, à une âme aussi fortement trempée, l'inaction devait vite sembler intolérable. Au début de 1887, il rentra en lice au *Rosier de Marie*, revue déjà ancienne, qu'une direction nouvelle venait de transformer entièrement. Il devait, pour ainsi dire, mourir la plume à la main. Jean Loyseau la reprit avec la même vaillance, la même continuité, revenant avec insistance sur les sujets qui lui tenaient particulièrement à cœur, surtout sur la constitution de la famille. Le mois du Sacré Cœur lui fournit la matière de méditations d'une grande élévation qui rappellent les *Homélies* du *Clocher*. Il remplit aussi à l'occasion de l'introduction en cour de Rome du procès de canonisation de Dom Vincent Palotti un pieux devoir de reconnaissance envers son ancien maître.

Mais cette fois, dans sa double collaboration, la meilleure part revient à l'abbé de Geslin. Il signa en effet de son nom l'une de ses œuvres les plus pures, les plus délicatement inspirées : *La femme dans le plan divin*, large et magnifique exposé des dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption, dont les conclusions peuvent se résumer en cette phrase : « La femme doit cesser d'être fille d'Eve pour redevenir fille de la Vierge Marie. » Cet hommage tou-

chant à la Mère du Sauveur contenait la suprême expression de sa pensée ; la publication n'en fut terminée qu'après sa mort.

IX. LE ROMANCIER ET L'ÉCRIVAIN

Jean Loyseau s'est voué tout entier à la grande tâche du journalisme populaire catholique, dont il avait été l'un des principaux initiateurs et dont il fut l'un des plus brillants représentants. A l'exception des deux ouvrages consacrés à la réfutation de Renan, toute son œuvre a été écrite en vue des recueils périodiques auxquels il a successivement collaboré ; elle n'a pourtant rien de hâtif ni de négligé. La force d'argumentation de l'auteur, le charme de son style, le caractère personnel de son talent frappent au contraire vivement le lecteur des quelques volumes extraits de l'*Ouvrier* et du *Clocher*, qui contiennent la partie la meilleure et la plus caractéristique de cette œuvre.

Les romans y occupent une place importante. Les goûts de son public l'avaient conduit à adopter ce genre littéraire, propre à donner un tour agréable aux graves enseignements qu'il se proposait de lui faire entendre. Il a révélé lui-même la méthode qu'il y employait : « Je n'invente pas, a-t-il dit, je narre ce que j'ai vu. » C'est vrai, en ce qui concerne ses romans contemporains ; la trame en est tissée tout entière de souvenirs personnels, et ils n'en ont que plus de vie. Mais ces souvenirs se mêlent, se transforment, prennent sous sa plume une physionomie toute nouvelle ; il fait, en les intercalant dans ses récits, vraiment œuvre de créateur et non de simple narrateur, comme il semble trop modestement le prétendre.

Quel que soit, au surplus, le cadre qu'il choisisse pour y introduire sa pensée, son procédé de composition reste le même et lui appartient bien en propre. C'est une causerie avec ses lecteurs, très familière, très abandonnée, où il examine, chemin faisant, toutes les questions qui se présentent à lui, sans que jamais, grâce à

l'enchaînement rigoureux des idées, ces digressions fassent tort au sujet principal. Le ton est d'une extrême souplesse, tantôt d'une verve étincelante, tantôt éloquent et ému ; souvent d'un grand charme poétique.

Mais il faut admirer avant tout dans cette œuvre l'esprit surnaturel dont elle est profondément imprégnée ; l'auteur s'inquiète fort peu des contingences humaines ; les enseignements du Christ et de son Eglise, appliqués dans toute leur pureté, sont sa seule, son inflexible loi. Il sait en montrer la grandeur et en exposer les bases avec une logique et une clarté qui les mettent sans effort à la portée des plus humbles intelligences ; c'est, en un mot, pour le peuple un véritable catéchiste.

Si sa foi est profonde, sa charité est vive ; on sent percer dans ses écrits une pitié sincère pour les égarés qu'il combat, et il a dit à propos de ses pires adversaires :

— Nous haïssons leurs œuvres et leurs doctrines ; mais ceux qui pratiquent les unes et professent les autres, nous ne les haïssons pas. Disons mieux, l'Eglise les appelle et tout chrétien les aime.

Entre la publication des *Lettres sur la vie d'un nommé Jésus* et celles des *Bons Apôtres*, Jean Loyseau fit paraître le volume de *Bas les Masques*, qu'il dédia à Mgr de Ségur. Ce recueil comprend un certain nombre d'articles de polémique imprimés d'abord dans l'*Ouvrier*, notamment tous les entretiens avec *Propre à rien*. Ce livre instructif et intéressant doit trouver sa place dans les bibliothèques chrétiennes, à côté de celui des *Lys et les Roses*, formé, quelques années plus tard, d'extraits de l'*Ouvrier* et du *Clocher*, relatifs à de saintes légendes ou à des sujets purement religieux. Ce dernier ouvrage renferme des passages délicieux, tels que l'histoire de *sainte Madeleine*, celle de *sainte Catherine d'Alexandrie* et un petit drame mettant en scène, sous le titre de la *Laure de Vicovaro*, un des plus touchants épisodes de la jeunesse de saint Benoît. Il

est précédé d'une préface dont le passage suivant dénonce clairement le mal à la guérison duquel l'écrivain s'était consacré :

Ce qui nous fait défaut, à l'heure présente, c'est la vie divine ; c'est cette forte sève qui circule avec peine dans les rameaux chétifs et rabougris. Tout ce qui est grand et fort fait peur à une société malade et étiolée dont l'estomac débile ne peut plus digérer que la viande creuse des gazettes et la marmelade malsaine des feuilletons

Rose Jourdain parut à la même époque que *Bas les Masques*. L'héroïne est une jeune Bretonne avec laquelle l'auteur avait joué autrefois à la Basse-Mothe, promenade habituelle des Rennais, alors que, tout enfant et ne pouvant encore prononcer son nom, il l'appelait la petite fleur. Belle fleur, en effet, pleine de fraîcheur et de grâce, mais qui craint « le soleil et les regards du monde » et à laquelle il faut pour s'épanouir « l'abri des quatre murs de son jardin ». Orpheline de bonne heure, tombée sous la domination d'une tante, vieille fille avare et revêche, que sa crédulité met d'ailleurs à la merci des pires aigrefins, arrachée brutalement du couvent où s'est abritée son enfance, transplantée dans l'air étouffant de Paris, menacée d'un mariage odieux, elle échappe, non sans peine, aux pires périls et ne trouve le salut que dans le retour au pays natal et le calme de la vie religieuse, embrassée joyeusement après tant d'épreuves. La première partie du récit contient des pages de premier ordre, consacrées par l'écrivain à sa chère province, entre autres une description de Fougères, où l'on sent toute la tendresse de son cœur. La seconde, où se place l'épisode de la pension Outis, transportée seulement des rives du Rhône à celles de la Seine, est remplie d'observations douloureuses, mais trop justes sur l'état moral de la capitale.

Un autre volume décrit plus spécialement ces misères navrantes qui se cachent derrière les brillants dehors de la grande cité. Les *Mémoires de Propre à rien*, qui

inaugurèrent la collaboration de Jean Loyseau au *Clocher*, émouvante histoire du petit apprenti cordonnier et d'une de ses cousines éclairés enfin par la lumière divine et obtenant tous deux la grâce d'une mort vraiment chrétienne, sont avant tout l'exposé complet, pittoresque et tristement instructif de la vie des habitants du quartier des Trois-Moulins. Il est vrai que le bien est à côté du mal et que l'exemple des deux personnages principaux prouve que la bonne parole peut trouver facilement le chemin de ces âmes primitives, plus ignorantes que mauvaises.

Une œuvre d'un genre très différent, que l'auteur préparait depuis longtemps et à laquelle les controverses gallicanes et les événements d'Italie donnaient un caractère d'actualité, le livre de *Pouvoir et Liberté*, parut à la même époque. Il y affirme, avec une logique puissante et une grande sûreté théologique, la souveraineté de l'Église sur le pouvoir temporel en réponse à la formule en vogue de *l'Église libre dans l'Etat libre*, mise en avant par Cavour, le cauteleux ministre de Victor-Emmanuel. Les vérités contenues dans cet ouvrage ne furent pas du goût de tous ; il fut âprement critiqué ; on alla jusqu'à dire que ce cordonnier était bien hardi d'aborder un tel sujet ; on le taxa d'hérésie ; pour toute réponse, il inséra, en guise de préface, dans les éditions suivantes, une lettre fort élogieuse du cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat de Pie IX.

Le *Chant du cygne gallican* est de la même période et se rattache directement aux graves questions alors en cours ; c'est une controverse assez vive avec le P. Gratry. Elle lui valut les félicitations de Mgr Delalle, qui lui décerna, à cette occasion, le titre de « cordonnier tanneur ».

Jean Loyseau, tout en continuant assidûment à remplir son rôle de journaliste, ne publia plus rien en librairie jusqu'en 1872. A cette époque, il fit paraître deux volumes : une notice détaillée sur *Lourdes*, et *Saint Martial ou le bâton perdu*, dont la genèse est touchante.

Le 20 septembre 1870, le jour même de l'invasion de Rome par les troupes piémontaises, se rendant à la porte Pia, particulièrement menacée, il avait acheté en route, pour lui servir de canne, un modeste bâton de cornouiller. Ayant égaré cet objet sans valeur, mais pour lui si précieux, il promit à saint Martial, s'il le retrouvait, de raconter son histoire. Il fut exaucé, et c'est à cette circonstance que nous devons cette vie, empreinte d'un tendre mysticisme, du compagnon de saint Pierre, apôtre des Gaules, évêque de Limoges, qu'il dédia à Mgr Duquesnay, son successeur dans ce siège épiscopal.

L'année suivante, les *Noces d'or de Jupiter* le ramenaient sur le terrain satirique. Le point de départ de cette fantaisie poétique est ingénieux. A l'occasion de ses noces d'or avec Junon, le maître des dieux a juré par le Styx d'accéder, la journée entière, à toutes les demandes des humains. Une députation de l'Aréopage d'Athènes est introduite. Les délégués se plaignent de la succession trop brusque du Jour et de la Nuit, demandant que celle-ci soit moins sombre et qu'un peu d'ombre vienne adoucir l'éclat du soleil. Jupiter, conseillé par le subtil Mercure, ne voit d'autre moyen que de marier ces deux divinités si dissemblables. Mais aussitôt un désordre effroyable se met dans le monde.

Jours, mois, ans et saisons, en pis tout est changé.

Heureusement, sur l'intervention de la sage Minerve, tout finit par rentrer dans l'ordre.

Car la mort est toujours au bout de l'utopie
Qui prétend associer, par un effort impie
Le Christ et Bélial.... et le jour et la nuit.

Tout l'auteur est dans ces vers, avec son inflexibilité doctrinale, avec sa haine de tous les compromis. Ces sentiments n'apparaissent pas avec moins de force, sous une forme plus sérieuse, dans les deux derniers romans qu'il publia et qui parurent tous deux en 1883 : *Trop belle et Pas méchant*, les plus remarquables qu'il ait écrits. L'intrigue est ici fort peu de chose ; c'est le fond, strictement histo-

rique, qu'il faut y considérer. Deux époques, particulièrement troublées, y sont mises en parallèle. Ce sont deux médailles en un même écrin ; la première fait ressortir en un relief puissant les traits énergiques du pape Sixte-Quint ; l'autre reproduit, dans ses contours moins accentués, la douce et mélancolique image de Pie IX.

Dans la série de ses ouvrages édités à part, on regrette l'absence des *Homélies d'un cordonnier* et, sous son nom véritable, celle de la *Femme dans le plan divin*. Signalons pourtant encore, sous ce dernier nom, les *Œuvres catholiques*, parues en 1884, qui comprennent trois conférences prêchées dans la chapelle des Lazaristes de Paris à la même époque ; c'est le seul vestige qu'il nous ait laissé de sa prédication. Il y étudie successivement les œuvres laïques, les œuvres ecclésiastiques et les œuvres monacales ; on retrouve dans la première partie les souvenirs émus du jeune conférencier de Saint-Vincent de Paul ; la seconde contient une admirable démonstration de la grandeur de la vocation sacerdotale ; la troisième, un large tableau des services rendus par les Ordres religieux à la cause de l'Eglise et de la civilisation.

X. DERNIÈRES ANNÉES

Dans la vieille maison de la rue Royale, à Versailles, d'aspect patriarcal, qu'il avait achetée et où il s'était fixé définitivement, l'abbé de Geslin, que l'on désignait plus communément sous le nom de Père, bien qu'il n'appartint à aucune Congrégation, menait lui-même à peu près l'existence d'un religieux. Fidèle aux traditions qu'il avait reçues de Dom Palotti, il vivait pauvrement, n'usant que du plus strict nécessaire. Quiconque rencontrait ce vieux prêtre à longue barbe blanche, vêtu d'une soutane râpée et chaussé de gros sabots, ne pouvait, si ce n'est par l'extrême finesse de

ses traits, soupçonner ni sa naissance ni sa haute valeur intellectuelle.

Ses dernières années furent tristes. Les épreuves subies par l'Eglise l'affligeaient profondément ; puis, autour de lui, le vide se faisait. Ses meilleurs amis lui avaient été successivement enlevés ; le 20 juillet 1871, Delsarte, qu'il eut la consolation d'assister à son lit de mort ; en mars 1875, Raymond Brücker ; le 21 janvier 1876, l'abbé de Cazalès ; enfin, le 9 juin 1881, Mgr de Ségur. Lui-même sentait sa santé décliner : ses plaies aux jambes s'étaient aggravées. Les quelques difficultés qu'il éprouva dans sa carrière de journaliste ne furent pas non plus sans exercer sur son moral une influence pénible. Le 3 septembre 1884, la mort de son père lui porta un coup terrible. Dès lors, si son âme, ainsi qu'on l'a vu, reprit sa vaillance, son corps ne fit plus que languir.

Le 27 novembre 1888, bien que très fatigué depuis quelque temps, il voulut dire sa messe plus tôt que de coutume. A un assistant qui, après le Saint Sacrifice, lui disait : « Mon Père, je vais travailler. » Il répondit avec mélancolie : « Vous êtes bien heureux ; moi, je ne le puis plus. »

Vers les 4 heures de l'après-midi, on le trouva chez lui sans connaissance. L'abbé Perdereau, professeur de morale et plus tard supérieur du Grand Séminaire, l'un de ses meilleurs amis, mandé aussitôt, lui administra solennellement le sacrement de l'Extrême-Onction. Le lendemain matin, vers 5 heures, il expirait doucement.

EDOUARD LETERRIER.

BIBLIOGRAPHIE

Le P. de Geslin de Kersolon d'après ses souvenirs, 2 vol., 1892. — *Contemporains* : Mgr de Ségur, n° 132 ; Raymond Brücker, n° 161 ; Mgr Parisi, n° 163. — *L'Ouvrier* : *Histoire d'un journal*, numéro spécial du 2 décembre 1908. — Collection du *Clocher* et du *Rosier de Marie*.